

GABRIEL MATZNEFF

SÉRAPHIN,
C'EST LA FIN !

MATZNEFF

SÉRAPHIN,
C'EST LA FIN !

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- L'Archimandrite*, La Table Ronde, 1966.
Nous n'irons plus au Luxembourg, La Table Ronde, 1972.
Isaïe réjouis-toi, La Table Ronde, 1974.
Ivre du vin perdu, La Table Ronde, 1981.
Harrison Plaza, La Table Ronde, 1988.
Les Lèvres menteuses, La Table Ronde, 1992.
Mamma, li Turchi !, La Table Ronde, 2000.
Voici venir le Fiancé, La Table Ronde, 2006.

RÉCITS

- Comme le feu mêlé d'aromates*, La Table Ronde, 1969.
Le Carnet arabe, La Table Ronde, 1971.
Boulevard Saint-Germain, Le Rocher, 1998.
Monsieur le comte monte en ballon, Léo Scheer, 2012.

ESSAIS

- Le Défi*, La Table Ronde, 1965.
Les Moins de seize ans, Julliard, 1974, rééd. Léo Scheer, 2005.
Les Passions schismatiques, Stock, 1977, rééd. Léo Scheer, 2005.
La Diététique de lord Byron, La Table Ronde, 1984.
Le Sabre de Didi, La Table Ronde, 1986.
Le Taureau de Phalaris, La Table Ronde, 1987.
Maîtres et complices, Jean-Claude Lattès, 1994.
Le Dîner des mousquetaires, La Table Ronde, 1995.
De la rupture, Payot, 1997.
C'est la gloire, Pierre-François !, La Table Ronde, 2002.
Yogourt et yoga, La Table Ronde, 2004.
Vous avez dit métèque ?, La Table Ronde, 2008.
La Séquence de l'énergumène, Léo Scheer, 2012.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

GABRIEL MATZNEFF

SÉRAPHIN,
C'EST LA FIN !



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.editionslatable ronde.fr

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2013.
ISBN 978-2-7103-7006-2.

Extrait de la publication

Séraphin, c'est la fin ! Flambé,
Flambeau ! Bonsoir !

EDMOND ROSTAND,
L'Aiglon, acte V, scène IV.

PRÉFACE

IL y eut en 1986 *Le Sabre de Didi* ; en 1995, *Le Dîner des mousquetaires* ; en 2002, *C'est la gloire, Pierre-François !* ; en 2004, *Yogourt et yoga* ; en 2008, *Vous avez dit métèque ?*

Voici, en 2013, mon sixième et dernier recueil de textes, *Séraphin, c'est la fin !*

Comme les précédents, *Séraphin, c'est la fin !* est un salmigondis de brèves chroniques d'actualité et d'études où je développe ma pensée sur des thèmes qui me sont chers.

Je souhaite qu'après ma mort (ou de mon vivant, si les conditions atmosphériques sont favorables) les textes de ces six livres soient classés par ordre chronologique et publiés en un seul gros volume que l'on pourrait baptiser *La Caracole*, titre d'une plaquette parue à La Table Ronde en 1969, première mouture du futur *Sabre de Didi*. Ou, si l'éditeur juge ce titre plus heureux, l'un des titres suivants : *Le Sabre de Didi*, *Le Dîner des mousquetaires*, *C'est la gloire, Pierre-François !*

Au début du volume, on publiera les six préfaces, par ordre de parution, ainsi que les épigraphes.

Ceux qui n'ont lu que mes romans et mon journal intime y découvriront un Calamity Gab soucieux de la *res publica*, un écrivain « engagé » (comme on disait à l'époque de Sartre et de Camus), un citoyen attentif à la vie politique, un polémiste qui défend avec flamme les causes et les idées qu'il croit justes.

Si certaines des meilleurs pages que j'ai données au journal *Le Monde* n'ont été reprises dans aucun de ces six volumes, c'est parce que j'en ai incorporé la moelle à mon dictionnaire philosophique, *Le Taureau de Phalaris*, paru en 1987, de même qu'en 1965 certaines de mes chroniques de *Combat* avaient nourri le corps de mon premier livre, *Le Défi*. Au demeurant, plus un artiste – qu'il soit écrivain, peintre, compositeur, cinéaste – a un univers intime prégnant, plus il demeure, par indifférence aux modes, obstinément lui-même, plus il est amené à se répéter, et c'est très bien ainsi. Voltaire fait, avec éloquence, l'éloge de la répétition (« On dit que je me répète, eh bien, je me répéterai, jusqu'à ce qu'on se corrige »), il a raison, et je l'imité volontiers sur ce point car j'aime à enfoncer de livre en livre mes idées fixes, mes formules, dans la caboche de mes lecteurs, que ce soit en mon nom propre ou par le truchement de mes personnages.

Chestov, un de mes philosophes de prédilection, écrit dans *Athènes et Jérusalem* : « J'irrite les gens parce que je répète toujours la même chose. Telle était aussi la raison du mécontentement des Athéniens contre Socrate. »

Je ne sais si mes itératives admonestations irritent mes jeunes lectrices et mes vieux lecteurs, mais je les reven-

dique. Dans *Séraphin, c'est la fin !*, où sont rassemblées des pages écrites de 1964 à 2012, il y a de nombreuses redites, et celles-ci sont délibérées. Lorsque l'imbécile « nouvel ordre mondial » prôné par les pharisiens glabres d'Outre-Atlantique et les excités barbus d'Arabie (qui, les uns et les autres, prétendent régenter nos mœurs, nous dicter ce que nous devons penser, croire, écrire, manger, fumer, aimer) étend son ombre sur la planète ; lorsque le décervelage opéré par les media, les sales guerres de l'impérialisme américain, la bruyante omniprésence des mufles du tourisme de masse, les mercuariales des tartufes culs-bénits et des tartufes bouffeurs de curés, les prurigineux anathèmes des quakeresses de gauche et des psychiatres de droite, s'emploient à détruire tout ce qui constitue le charme et le sel de la vie, un écrivain épris de liberté a d'autant plus le devoir de se répéter que cette liberté est désormais tenue pour subversive, sulfureuse. Au risque de subir l'excommunication, nous devons demeurer fidèles à ce que nous sommes, oser être nous-mêmes, car seule cette audace fait de nos livres des livres véridiques, seule cette audace est créatrice de beauté.

Séraphin, c'est la fin !, ce titre, véridique lui aussi, témoigne que ma lucidité, vertu infernale par excellence (Lucifer est la divinité phosphorique, l'ange qui porte la lumière), ne forligne pas ; que je ne nourris aucune illusion touchant l'avenir de la liberté, de la beauté, des diverses passions qui auront empli ma vie d'homme et inspiré mon travail d'écrivain. Du moins, jusqu'au bout, aurai-je persisté dans mon être.

G. M.

Avez-vous lu Rozanov ?

NOTRE temps est celui de l'imposture dirigée. Que les chapelles décident de lancer un écrivillon comme d'autres lancent un dentifrice, et le public prétendu cultivé, dans un bel élan, suit. Ce qu'écrit ce type est prétentieux, illisible, mais n'importe : l'essentiel est que cela soit ce qu'il faut avoir lu pour être dans le vent.

Il n'est donc pas surprenant que des cacographes vendent leur prose à cent mille exemplaires, au lieu que des ouvrages solidement pensés et écrits restent en dépôt dans les caves des éditeurs. Oui, cela est naturel dans une société, la nôtre, qui, comme le petit Liamchine dans *Les Possédés*, marche sur les mains, la tête en bas. Lorsque l'ordre est le désordre, il est normal que *** , qui n'a rien à dire et écrit comme feu pied, soit porté aux nues, alors que le livre le plus important paru en France cette année, *La Face sombre du Christ* de Basile Rozanov, passe quasi inaperçu.

Entre 1860 et 1920, les quatre grands noms de la pensée religieuse russe sont Solovieff, Dostoïevski, Léontieff et Rozanov. Si les deux premiers sont bien connus en France, ce n'est pas le cas des deux derniers. Et cependant, s'il est deux écrivains à qui le mot galvaudé de *génie* s'applique, ce sont bien Constantin Léontieff et Basile Rozanov.

En ce qui regarde celui-là, le public de langue française ne dispose, pour lire son œuvre, d'aucune traduction. Cela semble incroyable, mais c'est ainsi.

Quant à Rozanov, bien qu'il ne soit pas logé à aussi mauvaise enseigne, deux de ses livres ayant été autrefois traduits chez Plon par Boris de Schloezer, sa pensée n'a pas marqué en profondeur notre intelligentsia parisienne. Elle ne la marquera pas davantage aujourd'hui. Néanmoins, je veux fêter d'une pierre blanche la publication chez Gallimard de *La Face sombre du Christ*, un recueil de textes de Basile Rozanov, préfacé par M. Joseph Czapski¹.

Fils fidèle de l'Église orthodoxe et polémiste antichrétien, admirateur du judaïsme et antisémite, réactionnaire et révolutionnaire, Rozanov est, plus que quiconque en Russie, le philosophe de la contradiction et du syncrétisme. On l'a appelé « le Nietzsche russe ». La formule est juste, mais incomplète, car, comme Dostoïevski qu'il admirait passionnément, Rozanov a su tout ce qu'a su Nietzsche, *et quelque chose en plus*.

1. Grâce à cet article paru à la une de *Combat*, le jeune inconnu que j'étais alors – mon premier livre ne paraîtra que l'année suivante – fit la connaissance de Joseph Czapski et se lia d'amitié avec cet homme merveilleux.

Ce qui distingue Rozanov de Dostoïevski et de la plupart des écrivains russes, c'est son refus de l'engagement politique, son dédain des choix idéologiques qui le fait collaborer indifféremment à des journaux de droite et de gauche. Comme le note M. Czapski dans sa préface, l'auteur d'*Esseulement* se place au-dessus de la mêlée, « là où voltigent les anges » : à cette hauteur, on distingue mal où est l'Oural et où est l'Himalaya.

De son propre aveu, Rozanov n'entendait rien aux questions sociales, et ce fut au bain de vapeur qu'il passa le jour où le tzar dota la Russie d'une Constitution. « La vie privée est supérieure à tout », proclamait-il, et il était plus soucieux de ses galoches « entières ou trouées » que de ses convictions.

Après avoir été, en 1914, farouchement antiallemand, il propose trois ans plus tard, en pleine débâcle, de livrer la Russie aux Allemands, qui, « tout à fait bêtes » et « presque sans âme », sont juste bons à gouverner et à travailler. Qu'on leur abandonne donc ces occupations subalternes ; cela permettrait aux Russes de se consacrer à ce qui est véritablement important et conforme à leur génie : le chant et la prière.

Cette attitude me réjouit à proportion qu'elle choquait les contemporains de Rozanov et qu'elle déconcerte, je suppose, certains lecteurs de *Combat*. Il y a quinze jours, pour avoir écrit qu'il y a dans la vie des questions plus urgentes que choisir entre le gaullisme et l'antigaullisme, je me suis fait gronder par une lectrice qui m'assure que je raisonne comme son fils âgé de quinze ans. Si cela est vrai, je suis dans la bonne voie : « Si vous ne devenez semblable à ces petits... »

Rozanov a raison de préférer le prochain au lointain, d'être plus attentif aux doutes qui déchirent son cœur qu'aux nuages de la Cité des coucous raillée par Aristophane. Et qu'on ne dise pas que c'est de l'égoïsme. Rozanov a écrit sur *l'autre* la plus belle phrase qui ait jamais été écrite : « L'amour, c'est la douleur. Celui qui n'a pas mal pour quelqu'un ne l'aime pas. »

L'antichristianisme de Rozanov ressemble à celui de Nietzsche, mais il est plus complexe, plus riche, car à l'encontre de Nietzsche qui s'est toujours situé à l'extérieur du christianisme, Rozanov, lui, n'a jamais cessé d'être, selon la formule liturgique, « un chrétien pieux et orthodoxe ». Dans le même temps qu'il écrit des pages cruelles contre le Christ, il ne cesse de penser que « l'Église est le seul élément poétique et profond sur la Terre ».

Rozanov tient la condamnation de la sexualité pour l'essence du Nouveau Testament, il identifie le christianisme à la souffrance, à la tristesse, au dégoût de la vie, mais simultanément il voit dans l'orthodoxie « une joie complète, une étonnante légèreté de l'esprit, nulle tristesse ni rien de pénible », il écrit qu'« il n'y a pas de conception du monde plus lumineuse ni plus joyeuse que la chrétienne ». Ici, Rozanov s'inscrit dans la meilleure tradition de l'Église orthodoxe, la tradition johannique, celle d'un saint Séraphin de Sarov qui accueillait chacun de ses visiteurs par ces mots : « Ma joie ! Christ est ressuscité ! »

Personne, pas même Pascal, n'a parlé de la mort avec l'accent de Rozanov. Personne, pas même Nietzsche, n'a parlé des liens du paganisme et du christianisme

avec tant de finesse que Rozanov. Personne n'a parlé si bien du judaïsme que cet antisémite, exclu de la société religieuse et philosophique dont il était un des fondateurs pour avoir collaboré à un journal raciste.

Il est temps de découvrir Rozanov, il est temps de se mettre à admirer et à aimer celui qui a écrit : « De l'amour, davantage d'amour, donnez-moi de l'amour. J'étouffe dans le froid. Oh ! comme il fait froid partout. »

(*Combat*, 12 novembre 1964.)

Le Vilain Temps

LE vilain temps : c'est un titre accordé au ciel de Paris, qui est gris, et à mon humeur, qui est morose. C'est aussi le titre du recueil d'articles que Jacques Perret vient de publier aux Éditions du Fuseau.

Je préviens ceux qui ont du vague à l'âme : *Le Vilain Temps* n'est pas une lecture roborative. C'est le livre d'un échec ou, comme l'écrit lui-même Perret dans sa préface, « la chronique de nos illusions, fanfaronnades et futilités ».

Durant la guerre d'Algérie, l'auteur du *Caporal épinglé* a expliqué quasi chaque semaine à ses lecteurs que l'Algérie resterait française parce qu'un million de Français ne se laisseraient pas jeter à la mer, parce qu'ils se feraient tuer sur place plutôt que de baisser les armes et le drapeau.

« L'Algérie a l'œil clair et le poing serré », écrivait Perret le 5 mai 1959. Et le 4 mai 1961, deux semaines après le putsch manqué de Challe et Salan : « Rafferme

dans la solitude et renforcée dans son malheur inouï, l'Algérie française est devenue en quelques heures plus française que jamais. » Il y en a comme cela des pages et des pages : jusqu'à la dernière minute, Jacques Perret a cru ce qu'il voulait croire.

Si j'épinglé ces citations, ce n'est ni par *delectatio morosa* ni pour faire grief à Perret de son manque de lucidité. Ce serait plutôt pour justifier l'amertume, voire l'aigreur, que manifestent aujourd'hui les anciens tenants de l'Algérie française. Que les aimables réalistes qui leur conseillent de « tourner la page » lisent les deux cent cinquante pages du *Vilain Temps* : ils comprendront qu'il est des plaies trop profondes pour se cicatriser. Et qu'ils songent aussi que Jacques Perret a un fils en prison, ce qui n'est guère propre à lui rendre la joie au cœur.

Lisant *Le Vilain Temps*, j'ai mieux compris la nature du différend qui m'a opposé à certains de mes amis pieds-noirs et que mon reportage en Algérie, en avril dernier a cristallisé, m'attirant des hostilités qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas désarmé¹.

Je n'ai jamais cru à l'Algérie française. Je n'y étais pas hostile, j'aurais souhaité que ce fût la solution française qui triomphât, mais je n'y croyais pas. À quoi cela a-t-il tenu ? En grande partie au hasard. Jusqu'en 1959, je n'avais pas d'idée sur la question algérienne. Le 19 mars de cette année, je débarquais pour la première fois de ma vie à Alger. Quinze jours plus tard, mon siège

1. En avril 1964 *Combat* avait publié des fragments de ce carnet algérien dont l'intégralité paraîtra en 1983 dans mon journal intime 1963-1964, *L'Archange aux pieds fourchus*.

était fait : j'avais acquis la conviction que, contrairement à la légende des dix mille fellaghas entretenue à Paris, la presque totalité de la population musulmane était – au moins sentimentalement – derrière les chefs du F.L.N. ; j'étais persuadé que le gouvernement français n'avait pas la volonté réelle de gagner la guerre. Quant aux pieds-noirs, je ne connaissais guère ceux d'Alger, mais presque tous ceux de la petite ville où je vivais – Cherchell – partageaient mon sentiment : ils étaient « Algérie française », mais leur combat était un combat sans la foi et ils avaient la conviction que « d'ici à cinq ou dix ans » l'Algérie serait indépendante.

Je nous revois, le 16 septembre de cette même année 1959, écoutant à la radio le fameux discours sur l'auto-détermination dans la salle à manger de l'hôtel Césarée, à Cherchell : il y avait des pieds-noirs, des musulmans, des E.O.R.¹ et moi-même. Lorsque de Gaulle se tut, il y eut un silence, puis un pied-noir – qui devait d'ailleurs se faire tuer quelques jours plus tard – dit à haute voix : « Maintenant, c'est fichu. »

Si j'avais vécu à Alger dans les milieux qu'y fréquenta Jacques Perret, peut-être aurais-je, moi aussi, cru que l'Algérie pouvait rester trois départements français. Je n'ai jamais partagé cette illusion et c'est pourquoi, plus tard, je n'ai pas connu la désillusion. Il y avait longtemps qu'en ce qui regardait l'affaire algérienne j'avais fait mien le proverbe espagnol : le pire est toujours certain.

Cela ne m'a pas empêché de lire avec émotion *Le Vilain Temps* et, pour certaines pages, de les relire, en

1. Élèves-officiers de l'École militaire de Cherchell.

particulier le papier intitulé « Passeport pour Landerneau », daté du 15 septembre 1960. À cette date, j'étais à Constantine : mon frère aîné, officier parachutiste à la Légion étrangère, avait été grièvement blessé lors d'un combat dans les Aurès et transporté à l'hôpital Laveran. Étant moi aussi militaire j'avais demandé une permission pour aller le voir. Ce fut dans la cour de l'hôpital Laveran – ce cœur sanglant de Constantine –, attendant d'être introduit auprès de mon frère, que, pour tromper mon impatience, je lus cet article de Jacques Perret.

Que mes lecteurs veuillent excuser ces souvenirs d'égotisme. Le nouveau livre de Jacques Perret est ainsi fait que tous ceux d'entre nous qui ont été mêlés au drame algérien verront, au cours de leur lecture, surgir des visages, des paysages, des moments qu'ils croyaient enfouis au fond de leur cœur. Et ce ne sera pas pour eux une médiocre consolation que cette chronique de honte et de mort ait été écrite par le plus fier, le plus vivant, le plus français des prosateurs français d'aujourd'hui¹.

(*Combat*, 19 novembre 1964.)

1. Cinquante ans après je signerais encore cette dernière phrase. Il est incroyable que le grand écrivain qu'est Jacques Perret soit en 2013 si peu lu, étudié, célébré. Serait-il en pénitence pour ses idées politiques ? Il croyait à la monarchie de droit divin. Oui, et alors ? Ce n'est pas plus bête que de croire au suffrage universel.

HERVÉ LAVERGNE

Numéro spécial

PATRICE LELORAIN

Quatre uppercuts,

Prix de la nouvelle de l'Académie française 2008

Revenants

JÉRÔME LEROY

Un dernier verre en Atlantide

GUY LOURET

Les Pieds lourds

JACQUES DE MIRIBEL

Saigon la Rouge

MICHEL MONNEREAU

Carnets de déroute, Prix du Premier Roman de Draveil,

Prix des Lecteurs Atout Sud

On s'embrasse pas ?

Les Morsures de l'amour

FRÉDÉRIC MUSSO

L'Imparfait du fugitif

XAVIER PATIER

Le Silence des termites, Prix Roger Nimier 2009

Chaux vive

JEAN-CLAUDE PIROTTE

Ajoie,

Grand Prix de poésie de l'Académie française 2012

VALÉRIE ROUZEAU

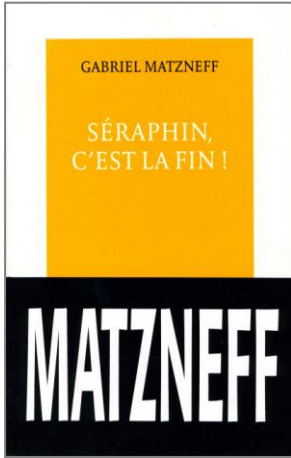
Vrouz, Prix Apollinaire 2012

LUCIEN SUEL

Mort d'un jardinier

La Patience de Mauricette

Blanche Étincelle



Séraphin, c'est la fin !

Gabriel Matzneff

Cette édition électronique du livre
Séraphin, c'est la fin ! de Gabriel Matzneff
a été réalisée le 29 mars 2013
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710370062 - Numéro d'édition : 246449).

Code Sodis : N543817 - ISBN : 9782710370086
Numéro d'édition : 248651.